SIMILITUDES ET DIVERGENCES CULTURELLES DES FANG DE GUINÉE ÉQUATORIALE ET LES SÉNOUFO DE CÔTE D'IVOIRE

Miré Germain PALÉ
Enseignant-Chercheur
Maître de Conférences
Département d´Espagnol
Université Alassane Ouattara
palemire@yahoo.fr

&

Mintahan Brahima OUATTARA
Doctorant
Département d´Espagnol
Université Alassane Ouattara
paoloouattara@gmail.com

Résumé

Les fang et les senoufo sont deux peuples africains, situés pour les premiers en Guinée équatoriale et les second en Côte d'ivoire. Ces peuples se situent donc sur des espaces géographiques différents. Malgré cette grande distance qui les sépare, il n'en demeure pas moins qu'ils aient en commun nombres de valeurs socio- culturelles. A l'analyse, ces peuples n'ont pas que des similitudes sur le plan culturel, ils ont également des points de différentiation notamment au niveau de la pratique de rites initiatiques communautaires et privés. Ce sont ces deux dimensions que nous entendons mettre en exergue dans la présente étude à travers une approche analytique et comparative.

Mots clés : similitudes, divergences, culturelle, fang, Guinée équatoriale Sénoufo, Côte d'Ivoire.

Abstract

The Fang people represent the majority ethnic group in Equatorial Guinea, just like the Senufo in Ivory Coast. These two meets in different geographical areas. But when we take into account the cultural characteristics of these two peoples, we see several similarities. However, besides the various similarities, we were able to understand that the Fang culture differs from that of the Senufo in some particular areas such as community and private initiation rites and other sectors. Through this study we aim to strengthen local cultural identities and their preservation.

Key words: similarities, divergences, cultural, Fang, Equatorial Guinea Senufo, Ivory Coast.

Resumen

El pueblo Fang representa el grupo étnico mayoritario en Guinea Ecuatorial, al igual que los Senufo en Costa de Marfil. Estos dos se encuentran en diferentes espacios geográficos. Pero cuando tomamos en cuenta las características culturales de estos dos pueblos, vemos varias similitudes. Sin embargo, junto con los diversos puntos similares, pudimos comprender que la cultura Fang se diferencia de la de los Senufo en algunos aspectos particulares, como los ritos de iniciación comunitarios y privados y otros sectores. A través de este estudio pretendemos fortalecer las identidades culturales locales y su preservación.

Palabras clave: similitudes, divergencias, culturales, fang, Guinea Ecuatorial, Senufo, Costa de Marfil.

Introduction

La culture africaine traverse une période critique, marquée par une érosion progressive des pratiques ancestrales face aux défis d'un monde en pleine globalisation. Les dynamiques économiques et sociales actuelles incitent de nombreuses communautés à adopter des cultures importées, souvent perçues comme un moyen de s'intégrer dans ce monde globalisé. Cependant, cette quête d'adaptation ne doit pas occulter l'importance de préserver les identités culturelles uniques, véritable socle de chaque peuple. Cette problématique a d'ailleurs été au cœur des réflexions de C. Anta Diop (1960), qui voyait la culture comme un levier essentiel pour le progrès social des sociétés africaines. Dans cette optique, il devient crucial d'explorer les cultures spécifiques, telles que celles des Fang et des Sénoufo, pour mieux comprendre les similitudes qui les unissent et les divergences qui les distinguent, dans le but de contribuer à leur sauvegarde et à leur valorisation dans un monde en mutation.

Dans un contexte de mondialisation où les cultures locales sont souvent confrontées à l'influence croissante des pratiques et valeurs importées, comment les peuples Fang et Sénoufo peuvent-ils préserver et transmettre leurs identités culturelles tout en s'adaptant aux mutations sociales et économiques actuelles ? Quelles sont les similitudes et divergences dans leurs dynamiques de résistance culturelle face à ces transformations ?

En nous basant sur une approche analytique et comparative, nous mettrons en exergue les points communs et les différences entre les cultures Fang et Sénoufo, afin de mieux comprendre les mécanismes de préservation et d'adaptation de ces identités culturelles face aux défis de la mondialisation. Cela permettra de souligner l'importance de valoriser et de sauvegarder ces patrimoines culturels uniques dans un monde en constante mutation.

Dans un premier temps, nous analyserons les similitudes entre les cultures Fang et Sénoufo, en mettant en lumière les éléments qui témoignent de leur richesse. Ensuite, nous explorerons les divergences qui caractérisent ces deux peuples, afin de mieux comprendre les spécificités de leurs trajectoires culturelles face aux défis de la mondialisation.

1. Les similitudes culturelles entre les Sénoufo et les Fang

La culture africaine vit l'un des moments les plus difficiles face à plusieurs avènements qui ne cessent mettre en mal la perpétuation des pratiques ancestrales dans des sociétés qui sont en pleine ascension économique. Conscient de cette mise à mal des cultures africaine, cela nous force à nous poser sur la culture des Fang et Sénoufo en analysant des similitudes entre les Fang et les Sénoufo.

1.1. Le mariage Fang le *Aluk* et le *Tchépôrôgue* en pays Sénoufo

En général, le mariage traditionnel africain comprend trois importantes phases qu'on résume le plus souvent par le mot « *dot* », que certaines législations africaines reconnaissent. Ainsi on aura : la rencontre et la présentation des deux familles, la remise officielle des cadeaux, et le rite d'union proprement dit. Chacune de ces phases suppose des postes de dépense précis, constitue d'intenses moments de fêtes inoubliables pour les couples (F.Ouattara, 2021, p. 164).

Le peuple Fang et Sénoufo n'échappe pas à cette logique, car le mariage traditionnel que les Fang appellent *Aluk* et les Sénoufo *Tchépôrôgue*, comporte toutes les étapes citées plus haut. Chez les Fang et Sénoufo consentent que la dot soit la partie essentielle du mariage dès l'instant où cette dot est la propriété de la famille de la jeune fille. Ainsi, le *N'sua* des Fang et le *kabahre*. Cependant, chez les Fang comme chez les Sénoufo, cette phase du mariage coutumier connaît une inflation considérable, car elle devient pour certaines familles une source d'enrichissement et de propagande. Alors cette manière de procéder est devenue une habitude sociétaire et rend le mariage Fang extrêmement couteux. C'est pourquoi les familles modestes se font souvent le troc de femme pour échapper au *N'sua* si couteux (C. Rivière, 1978, p. 208).

Chez le Sénoufo indigène, le côté traditionnel de la dot reste baser sur des éléments symboliques qui ne demandent pas grands moyens financiers, mais plutôt une grande énergie physique et la bravoure du prétendant. L'homme Sénoufo attache beaucoup de valeurs à la bravoure, car cette caractéristique démontre que le nouveau marié pourra subvenir aux besoins subsistants de sa famille qu'il est sur le point de fonder et que la fille ne sera pas exposée à la faim. Voilà pourquoi la dot peut s'étendre sur des prestations et plusieurs années. Dans les contrées encore indigènes, l'on accorde plus d'importance à ces pratiques. Mais on est sans ignorer que dans les villes et les familles qui sont plus islamisées la réalité est plus diversifiée, car le mariage répond aux critères de l'islam et aussi au christianisme. Donc la mauvaise interprétation dit que c'est le mariage Sénoufo. Cette interprétation peut être considérée comme vraie dans ce sens où la société Sénoufo connaît une mutation culturelle avec les pratiques des religions révélées (F. Ouattara, 2021, p. 165).

Dans la liste de la dot que ce soit chez les Fang comme chez les Sénoufo, la monnaie traditionnelle joue un rôle important. Notamment chez les Fang nous avons le *ekuele* ou *bikuele* et chez les Sénoufo il y a les *cauris*.

La liste de la dot contient forcément une quantité de monnaie traditionnelle. Dans ce cas précis, la somme en monnaie traditionnelle fixée n'était seulement que symbolique. Les sommes élevées ne sont pas admises antérieurement jusqu'à nos jours où les familles font face à l'inflation de la dot. La majorité des cérémonies et faits importants des tribus fang (**Ayong**) et Sénoufo (**kaha**) s'évoquaient généralement sous l'arbre à palabre chez les Sénoufo ce lieu est le ***Sézangue*** (bois

sacré) et que les fang l'appelle la ***Abaha***. Ces lieux sont généralement interdits aux femmes et aux hommes non-initiés.

Alors, nous remarquons que dans les sociétés d'Afrique noire les liens du mariage se scellent par la dot. Celle-ci se compose d'éléments symboliques qui permettent de renforcer les liens entre tribus et clans. Cela favorisait le vivre ensemble, l'usage de la négociation en cas de problèmes entre tribus, privilégiant la paix et la quiétude dans la société. Mais le rapt aussi existe chez les deux peuples dans la mesure où dans un environnement dans lequel interagit l'amour par attraction devient possible. Comme souligné autrefois les femmes étaient déjà promises à des hommes ou à des familles mêmes avant leur naissance. Ce qui entraînait dès lors le rapt pour dire non au mariage forcé, car le rapt inclut le consentement des deux amants. Cette pratique est toujours d'actualité dans les sociétés encore traditionnelles notamment en pays Fang où la dot demeure encore très élevée.

Contrairement au pays Sénoufo, cette pratique est beaucoup plus réduite à cause de la force et l'importance des us et coutumes dans les campagnes parce que toutes les épouses qui ont été mariées de manière coutumière militent en faveur de cette pratique. Ainsi elles éduquent les filles en les préparant psychologiquement pour le mariage coutumier. Certes aujourd'hui, il faut le reconnaître la promotion de la culture reste un grand chantier, mais le mariage coutumier est révolu surtout pour le respect des droits de l'homme il faut le consentement commun pour la stabilité, la paix et l'équilibre dans le couple.

1.2. Les rites initiatiques du *Mélan* et *Poro* : statut de rites à la religion des Fang et des Sénoufo.

Les sorciers et les féticheurs, le diable et les démons sont des réalités omniprésentes dans le quotidien africain d'hier et d'aujourd'hui. La connaissance des Fang était donc concentrée dans l'occultisme. Ils migraient avec leur croyance que l'on retrouvait dans le *Ngil* (association à caractère juridique et politique contre les mauvais esprits), dans le culte des ancêtres le tout se trouvant ainsi dans le Byeri qui est l'un des cultes qui associent le rite avec une figure anthropomorphe (relique). Le *Byeri* et le *Mélan* (associations rituelles, judiciaires et religieuses regroupant les hommes), sont les plus connus. Au cours des rituels, rythmés par des chants et des danses, les membres du *Ngil* portent des masques très caractéristiques, de couleur blanche, au front bombé et au visage triangulaire. Leurs cérémonies permettent de chasser le diable et de décider des suites à donner aux querelles entre les membres ou avec les autres habitants du village. Les crânes des ancêtres sont conservés dans un reliquaire en écorce, surmonté d'une statuette au long corps ou d'une tête travaillée : le *Byeri*. Ces sculptures, qui perdent leur véritable valeur quand elles sont éloignées de leur reliquaire, ont fait la renommée de l'art Fang. L'art traditionnel des masques Fang est étroitement lié aux rituels ainsi donc en contact avec les esprits des ancêtres. Le rôle déterminant du prêtre

traditionnel lui permet de superviser la création et la réalisation des masques en bois. Une fois terminé, le masque, lors d'une cérémonie des membres, est doté de pouvoirs occultes et il devient l'expression des esprits. Ces sculptures en bois représentent des corps humains d'une sensualité parfois équivoque (C.B. Assoumou, 2019, p.43).

En outre, la religion chrétienne qui est importée, la société Fang a également des cultes propres tels que le *Mélan*, le *Byeri*, le *Ngil* et bien d'autres. Ces cultes dits traditionnels invoquent les ancêtres et permettent l'établissement d'un dialogue entre les vivants et les morts, par le biais des prêtres (*Nnanga*) et des adeptes initiés. Ces différents cultes restent et demeurent la religion chez les Fang (C. B. Assoumou, 2019, p.43).

De même chez les Sénoufo, les morts ou (ancêtres) occupent une place importante. De façon générale, pour la plupart, les morts ne sont pas morts, mais ils sont embarqués sur le chemin du voyage et continuent d'exister sous des formes de forces surnaturelles complexes.

1.3. La chefferie Fang *Nkukuma* équivaut au *Fangfôlô* chez les Sénoufo

La chefferie Fang est dirigée par le *Nkukuma* qui correspond en pays Sénoufo au *Fangfôlô*. C'est leurs chefs de village et de tribu. Ils sont très puissants et règnent de la même manière en faisant toujours recours au chef de clans qui jouent eux aussi un rôle important, car ils représentent les grandes familles. Les chefs de tribu tranchent et traitent les problèmes de leurs tribus dans un lieu public interdit aux femmes. Pour les Fang, c'est le *Abaha* et chez les Sénoufo, c'est l'arbre à palabre, de temps à autre pour les affaires qui arrivent de manière spontanée se gèrent chez le *Fangfôlô*. Souvent, lorsque l'affaire est très importante alors chez les Sénoufo, ils se réunissent au *Sinzangue* (M'brah, idem, p.534).

Dans ces deux lieux encore on voit la complémentarité des Fang et les Sénoufo sur ce principe de tabou et garde leur lieu de réunion inviolable et secret aux femmes. On ne sait pas en réalité les raisons de cette organisation surtout le côté interdit au genre féminin. Le *Nkukuma* des Fang représente chez les Sénoufo le chef de canton. À la différence le *Nkukuma* s'impose dans la société Fang par les moyens économiques. Ce riche homme appelé *Nkukuma* peut influencer les décisions voire même destituer le *N'sué Bot* (chef de clan ou village) par des complots s'il constate que le *N'sué Bot* devient un peu retissant de ses jugements. Très souvent cette collaboration entre ces deux entités claniques entraîne un déséquilibre et des cassures du *N'sué bot* et la population tribale Fang. Cette corrélation existe aussi entre les *Fangfôlô* et le chef de canton en pays Sénoufo. Le chef de canton exerce en étant le médiateur entre le pouvoir admiratif et le pouvoir traditionnel. Le cantonnât représentait autrefois une entité stratégique du colonisateur afin de pouvoir faire adopter certaines décisions auprès du peuple. Le système social fondé sur l'autorité du chef coutumier africain a pris l'allure d'une nébuleuse. C'est pourquoi il convient d'en séparer les éléments pour mieux

comprendre. La preuve en est qu'à l'expression « chefferie traditionnelle » certains « chefs » préfèrent « chefferie coutumière ». Et il y a même un troisième groupe de personnes, sans doute pour ratisser encore plus large, qui préfère l'appellation « *chefferie coutumière et traditionnelle* » (Knops, 1980, p.87). Mais une chose reste sûre c'est le caractère de gouvernance et influent sur le peuple et fait gage de conservation des valeurs et symboles culturels du peuple et son fonctionnement effectif. Ces valeurs sont communes aux Fang et aux Sénoufo.

1.4. Le Mvett et le balafon, instrument à doubles valeurs

Le Mvett est une épopée guerrière commune aux peuples Fang du Gabon, de Sao Tomé et Principe, du sud du Congo et surtout de la Guinée-Équatoriale, ainsi qu'aux béti du Cameroun. Cette épopée est considérée comme le récit des origines du peuple Fang. À travers ses récits, elle relate les exploits des peuples ancêtres immortels des Fang et fait partie de la vie quotidienne. Le Mvett Fang n'est pas seulement une épopée identité culturelle. En même temps qu'elle nous livre l'histoire de ces deux mondes (monde des vivants et des morts), elle raconte l'histoire de l'homme Fang, ses défis et ses aspirations et éloges des personnages importants de la communauté Fang. À travers ses récits, le Mvett diffuse des enseignements, des savoirs traditionnels propres aux peuples Fang (N. D. Assoumou, 1986).

Dans la pensée Sénoufo, qui est restée profondément animiste, la mort d'une personne âgée n'est pas perçue comme un malheur qui frapperait la communauté, mais comme l'aboutissement inévitable de tout destin humain ou animal. C'est l'occasion d'une grande fête, dont l'organisation peut exiger parfois des mois, voire plus d'une année, en fonction de l'importance sociale du défunt et de la richesse de la famille. Avant même ces funérailles commémoratives, l'enterrement d'une personnalité importante ne se conçoit pas sans l'invitation des orchestres de balafons des villages voisins. Les traditions sont restées très vivaces où le balafon est demeuré attaché aux principaux rites de passages. Le balafon joue le rôle de réjouissance et de commémoration du défunt, mais reste encore intimement lié aux funérailles tout comme le Poro. On comprend mieux maintenant la pensée du professeur J. Ki-Zerbo (1986, p.28) lorsqu'il s'illustrait en ces mots :

> Ces traditions rigide, institutionnalisée et formelle est en général mieux structuré, mieux soutenu par la *musique* de la cour qui fait corps avec elle, qui la scande en tranches didactiques et artistiques. (…) Mais les correspondances entre types d'instruments et types de musique, de chants et de danses constituent un monde minutieusement réglé, où les anomalies et les ajouts postérieurs sont aisément repérables. Chaque genre littéraire oral possède ainsi son instrument spécial dans chaque région culturelle ; le xylophone (balla) ou le bolon (harpe-luth) pour l'épopée mandingue, (…) le mvet (harpe-cithare) pour les poètes musiciens des Fang dans leurs tropicales *Niebelungen.* Vecteurs de la parole historique, de tels instruments sont vénérés et sacrés.

En effet, ils font corps avec l'artiste, et leur place est d'autant plus essentielle dans le message que, à la faveur des langues à tons, la musique est directement

intelligible, l'instrument devenant la voix de l'artiste sans que celui-ci ait besoin d'articuler une parole.

Les cultures africaines, mise à part la diversité peut paraître très proche et même laisser quelques traits similaires tel que nous venons de le voir au niveau de la culture des Fang qui se familiarise avec celle des Sénoufo malgré la distance qui sépare les deux peuples. S'il existe plusieurs similarités entre les deux peuples, n'existent-ils pas des différences qui créent une certaine diversité entre les deux peuples ?

2. Les divergences entre les Sénoufo et les fang

La culture étant l'âme de tous les peuples, il est inutile de dire que celle des africains souffre de beaucoup menace de disparition. Mais en dépit des menaces d'autres peuples arrivent toujours à conserver les souches des quelques traits culturels qui leur sont propres. Si toutes les cultures étaient universelles, elles n'auraient aucune valeur. Le respect des cultures autres que la nôtre peut révéler nos déficiences, promouvoir nos points forts et l'acceptation mutuelle. C'est dans cette configuration que nous constatons des divergences entre les Fang et les Sénoufo. Alors nous avons pris le soin d'en énumérer.

2.1. Au niveau des Fang

Les rites initiatiques communautaires du *Byeri* et *Mélan*, sont les rites phares de la société Fang. Tout comme chez les Fang, les Senoufo on le *Poro*. En depit de ces rites cités antérieurement, il y a aussi d'autres rites complémentaires dans la société Fang et senoufo comme nous le verrons par la suite.

Le rite du Ngil, est le rite des masques par excellence chez les Fang. Le Ngil est une confrérie de sorciers anti-sorciers qui luttent à travers le feu contre les mauvais sorciers qui menacent l'équilibre de la société. Ils tirent leur nom du gorille géant, cet hominidé de la forêt équatoriale qui se distingue par sa force, sa fougue, son intrépidité, mais de surcroit par son caractère irascible. C'est un rite de feu purificateur dans la mesure où, c'est un rite bienfaisant et un rite solaire c'est-à-dire qu'il est utilisé à des fins positives et bénéfiques pour la communauté. C'est aussi et surtout un rite justicier (C. B. Assoumou, 2019, p. 47). Pour S. Mvone-Ndong, (2005, p.406),

> L'initiation du *Ngil*, chez les Fang, cette société initie les garçons dès l'âge de quatorze (14) ou quinze (15) ans. Les adeptes doivent tenir les femmes et les enfants en respect pour mieux réaliser des actions sanitaires publiques, notamment la protection rigoureuse de la nature. Les initiés agissent par l'intermédiaire d'un tabou : ils utilisent une liane qu'ils attachent soit à deux poteaux, soit à deux arbres pour indiquer la limite entre le sacré et le profane. Sur cette liane, ils suspendent des feuilles de bananiers sèches.

En effet, le rite du *Ngil* est le fait d'une société secrète vertueuse, attachée à la sainteté, à la protection et au bien-être de la communauté, elle est composée de grands initiés et des maîtres-*Ngil*. Ils combattent les sorciers ainsi que toutes les

personnes dont l'influence ou les pratiques seraient nuisibles à l'ensemble de vie au sein de la communauté et à l'ensemble de la société Fang.

Ensuite, nous avons aussi le rite *Kpé* ainsi que les *So*. La société Fang a prévu des rites de passage à tous les âges et pour tous les sexes. Ils garantissent l'initiation et la formation des futurs membres de la société. Ainsi, parmi ces rites de passage nous avons le *kpé* et le *So* qui sont deux rites exclusivement masculins. Selon Perrois et Delage (1991, p.38) pensent que :

> Les rites du culte des ancêtres du *Byéri* n'étaient qu'un épisode de la grande initiation du *So (so* est le nom de la grande antilope rouge, considérée comme une sorte de totem tribal). Le thème de ce rituel était la mort et la renaissance du So et du candidat lui-même. Toute une série d'épreuves difficiles conduisait le néophyte de l'état de *mvon so,* "l'enfant de la mort du *So",* c'est-à-dire de candidat à celui d'initié, *mkpangwe so.*

Concernant le *Kpé*, il s'effectue entre la huitième et la douzième année du jeune garçon. C'était un apprentissage suivi, qui consistait à faire connaître à l'enfant l'histoire de sa famille notamment par le biais de l'apprentissage de sa généalogie. En parallèle, le rite du *So* complète les enseignements reçus par le jeune homme lors des années du *Kpé*. Le *So* est aussi exclusivement réservé aux jeunes hommes ayant entre treize et dix-huit ans, et parfois au-delà, qui entrent dans la vie active et qui ont besoin d'être endurcis devant les épreuves auxquelles ils feront face durant celle-ci. Au cours de l'initiation, le néophyte apprend les structures de la parenté dans le groupe Fang, en tenant compte cette fois de toutes les filiations liées non seulement au clan, mais aussi aux lignages. Il apprend les secrets liés à la société ainsi qu'aux mystères de la vie. L'initiation consiste également à aller à la chasse et à capturer la grande antilope d'eau dénommée *So*, animal sacré à la chair délicieuse, mais dont la consommation est exclusivement réservée aux initiés. Les néophytes y reçoivent une initiation guerrière et sexuelle et à la fin on leur fait une scarification sur la nuque, signe de leur entrée officielle dans la vie d'homme et dans le cercle d'initiés.

Chez les femmes Fang, existe aussi un rite spécifique qu'est le rite de *mevungu* était le plus célèbre et le plus pratiqué. La célébration du rite avait une valeur soit de magie protectrice bénéfique, soit de purification. Ce rite se pratiquait qu'une seule fois dans la vie d'une femme. Mais le but le plus apparent du *mevungu* semblait en effet être la guérison d'un ou d'une malade. La cheftaine du *Mevungu*, (*Mevungu Mba*) avait la responsabilité d'être la garante de ce rite. Elle était possession d'un paquet qui contenait des divers ingrédients comme l'annonce P. Tolra (1972, p.336)

> Le paquet du *Mevungu* pouvait contenir : des herbes anti-sorcier, des larves de palmiers, du sel bëti, du piment, etc. Par ailleurs, les ingrédients du paquet variaient d'une spécialiste à une autre. L'écorce de l'arbre *mfénén* qui donne les fruits ronds *ngég*, servant de cible au jeu de balle à la sagaie. Cet arbre aura pour effet de bloquer les attaques de l'*evu* ennemi et de communiquer à l'attaquant des enflures qui se changeront en abcès ou bouton sur tout le corps (de même que l'invocation à l'*ebeso* causera à l'auteur des méfaits ou des

maléfices, des démangeaisons insupportables comme celles de l'herbe *akón* utilisé dans le rite). Une arme secrète qui est probablement un *evu* de rétorsion appelé « *ngoan* », millepattes.

L'organisation socioculturelle et politique traditionnelle des Fang qui reposait sur une certaine hiérarchisation de la société et de ses valeurs. Les hommes avaient leurs rites, le rite *So* par exemple, et les femmes les leurs, le *mevungu* pour ne citer que ce dernier. Le *mevungu* était un rite qui rythmait la vie des femmes et jouait un rôle capital dans la société. Il était par exemple le lieu où les femmes prenaient leur revanche sur les hommes, en s'exprimant librement entre elles, partageant leurs expériences, joies et peines. Il était d'ailleurs strictement interdit de souffler mot aux hommes du déroulement de ces assemblées secrètes. (J. Owono, 2011, p.127).

Comme nous venons de le voir, certains caractères culturels qui défère la société Fang et de celle des Sénoufo. Ceci les rend aussi spéciale dans leur genre.

2.2 Au niveau des Sénoufo

Le masque « ***Wambêlê*** » Sénoufo provient de la Côte d'Ivoire et spécialement du pays Sénoufo, situé au nord du pays, le *Wambêlê* est un masque biface qui renferme plusieurs mystères. Grand masque biface Sénoufo, connu principalement sous le nom de « wanioug » qui veut dire « visage de celui qui lance les maléfiques ». Appartenant à la catégorie des masques bienfaiteurs agissants sous les auspices du Poro. Il a la réputation d'être nuisible, susceptible de semer des maladies, de provoquer la stérilité ou même d'inciter au meurtre en cas d'insubordination et de désobéissance.

Le wambêlê appelé communément « wanioug » est l'un des grands masques du peuple Sénoufo. Ce masque aussi spécial que mystérieux est composé de deux faces opposées (biface) faisant sortir de la fumée. Les significations données par les sages sur cette formation de la tête sont diverses. Pour certains, elle signifie : le bien affronte le mal. Pour d'autres, le passé et le présent constituent l'avenir d'un individu.

F. Ouattara (2021) explique que le Wambêlê représente des figures mystérieuses qui se posent pour former l'union des contraires. Le bien affronte le mal, l'avenir fait face au passé, le blanc se mêle au noir. Ce masque emblématique fait son apparition lors des cérémonies de funérailles. Aussi spécial que mystérieux le *wanioug* est porté par un initié de ce Poro, ce masque apparaît, le plus souvent, dans les cérémonies funéraires et les occasions spéciales. Au cours de son apparition, seuls les initiés de cette société et les sages peuvent assister à ses prestations. Cependant, sa vue, ses prestations sont strictement interdites aux femmes (sauf les vielles) sous peine de stérilité, ménopause précoce ou la mort.

Le *wambêlê* est aussi un masque protecteur. Il est rattaché à un génie protecteur qui préserve celui qui le consulte du sort, du mauvais œil, de la sorcellerie. Mais quand il se sent pris au piège (défié), il peut lancer des sorts, de

la foudre et même tuer l'individu qui viole ses interdits. C'est ce caractère mystérieux qui rend le wambêlê particulier et différent des autres masques Sénoufo (F. Ouattara, 2021).

Le *wambêlê* est un masque que l'on trouve un peu partout dans le nord. Ce masque est beaucoup attribué au *Nafara* (sous-groupe Sénoufo), parce qu'ils ont surement les plus grands nombres de « *Wassaha* » ou « *Wagbaha* », bois sacré des wambêlê. Le *wambêlê* est le « lanceur » ou « projecteur » de sort immédiat, comme son nom l'indique est super lanceur ; un masque très dangereux, capable d'éliminer son ennemie en un clin d'œil. Et son ennemie n'est nul autre que les forces du mal ou ceux qui le défi. Les *wambêlê* varient selon les localités, donc avant de tirer une photo ; il faut au préalable demander d'abord l'autorisation, car la vue de certains *wambêlê* est interdite à certaines femmes. Et certains sont interdits aux hommes, qui ne sont pas initiés à ce masque. Il faut bien noter que les *wambêlê* ne sont pas des masques de réjouissance, mais des masques sacrés ; et ils méritent beaucoup de respect autant que le Tchologo et ne doivent aucunement être imités ni reproduits pendant des concours télévisés sans autorisation. L'initiation au *wahou* a une durée qui varie d'un village et d'un (*wazague* ou *wagbague*) bois sacré où se passe l'initiation.

Après le *Wambêlê* nous avons aussi le Boloye ou la danse de la panthère est une danse traditionnelle de l'ethnie Sénoufo du nord de la Côte d'Ivoire. Autrefois exécuté dans les funérailles, le Boloye est aujourd'hui devenu une danse de réjouissance. Cependant, elle garde toujours son caractère sacré. Le *Boloye* était à l'origine une danse des enfants. Et que c'est plus tard que les adultes vont l'améliorer, perfectionner ses instruments, lui donner une importance et un caractère sacré. Il est important de préciser que c'est à partir du village de Lataha que le Boloye a été exporté dans les autres localités du Grand Nord de la Côte d'Ivoire. Le Boloye, danse de réjouissance possède d'autres pouvoirs mystiques. Cet instrument est pratiqué aux mariages et aux funérailles. Pour être acteur du Boloye, le profane doit faire aussi une initiation. Le peuple Sénoufo est agriculteur, notamment: les arachides, l'igname, le mil, le maïs, le riz, le sorgho, etc. Quand les pluies tardent à tomber, lesdites cultures ne résistent pas à la sécheresse. Une telle situation peut provoquer la famine. Pour faire venir la pluie en vue d'arroser les cultures les cultivateurs ont souvent recours à la danse Boloye. Qui est exécutée de façon exceptionnelle.

Selon une légende locale, la danse de la panthère (*Boloye*) a été initiée par un ancêtre Fodonon qui aurait inventé l'instrument, alors qu'il s'ennuyait chez lui, en assemblant une liane *bologui*, une calebasse et une branche (*Afrik Soir*, 2021). Waraniéné serait le premier village détenteur du *Boloye,* mais aujourd'hui tous les villages Fodonon en possèdent.

Aujourd'hui, le Boloye est reconnu au plan national comme une danse de réjouissance que l'on trouve principalement chez les Sénoufo Fodonon de Lataha. À côté de cette communauté, il y a la ville de Korhogo qui représente le fief du

peuple Sénoufo. Dans la cité de Korhogo une autre danse de réjouissance fit son apparition par le biais du Roi. Il s'agit du Soromiguidjo.

Le « kapatchan » ou « soromiguidjo » est une danse ancestrale d'allégresse en pays Sénoufo. La grandeur et la richesse culturelle du peuple Sénoufo se perçoivent aussi par sa culture. Regorgeant en son sein plusieurs danses, nous mettrons un accent particulier sur le *kapatchan*.

Le kapatchan ou le soromiguidjo est une danse mythique exécutée lors des grandes cérémonies. Il faut dire que le kapatchan ou le soromiguidjo se distingue du fait qu'il est uniquement et essentiellement composé d'hommes. Entre ces hommes, nous observons le premier qui tient le fétiche, le second tient une lance métallique en main et porte un fétiche sur la tête, puis, il y a aussi des batteurs et d'autres danseurs.

La danse du *soromiguidjo* aurait été fondé par Gbonblé Coulibaly, le père de l'ancien premier ministre Amadou Gbon Coulibaly. La danse soromiguidjo a été créée courant mai 1979 à Korhogo par Gbonblé Coulibaly, appelé au départ le Kapatchan du nom du club de football parrainé par le vieux Gbonblé[1]. Au début connu comme le Kapatchan d'ailleurs lorsque l'on prête attentivement l'oreille, on peut s'apercevoir de la similitude des sons, au fur et à mesure la danse se sacralise et prend le nom *soromiguidjo*. Le soromiguidjo signifie : avoir le courage de dire ce que l'on pense. Le soromiguidjo se danse à toutes les occasions (mariage, funérailles, rencontres politiques, etc.).

Tout le monde peut danser le soromiguidjo, les initiés comme les non-initiés. La danse commence par un rythme lent et fier progressivement les danseurs avancent des pas lents qui signifie lentement et sûrement l'on arrive à ses fins" alors une fois à ses fins on peut manifester sa joie d'où le changement de rythme un peu plus accélérer. Les chansons ont généralement pour but de moraliser, de louer le courage des guerriers, la bravoure d'une personne, la générosité, etc.

3. Enjeux et perspectives pour la préservation des cultures Fang et Sénoufo

L'Afrique a subi des troubles socio-culturels du fait du contact avec les européens. En outre ce fait a contribué à la dislocation de la civilisation africaine. La culture étant ce qui fait la singularité d'un peuple ; un peuple qui ne connait pas la sienne est voué à sa propre perte.

Pour faire face à la perte de nos traditions, il est devenu impérieux pour la nouvelle génération actuelle de pérenniser nos us et coutumes à travers la promotion de nos peuples. La pérennisation des valeurs socioculturelles africaines passe également par la réalisation de travaux de recherches scientifiques sur la question. C'est dans cet esprit que s'inscrit cette étude. Les Fang et les Sénoufo sont deux groupes ethniques importants d'Afrique centrale et de l'Ouest, respectivement localisés principalement en Guinée Équatoriale pour les Fang et

[1] https//www.facebook.com/wqsMjCFuvQAtqdk/ ?mibextid=oFDknk

en Côte d'Ivoire pour les Sénoufo. Malgré des différences géographiques et historiques, ces deux peuples partagent un certain nombre de traits culturels, tout en cultivant des particularités qui leur sont propres. L'étude des similitudes et divergences culturelles entre les Sénoufo et les Fang permet d'explorer la diversité de la culture africaine tout en soulignant les dynamiques communes qui transcendent les frontières régionales.

Il faut admettre que, l'Afrique traverse aujourd'hui ce qu'il convient de qualifier de phase d'acculturation. E. Amouzou (2008, p.28) affirme que

> L'acculturation de l'Afrique, sa perte d'identité, occupe toujours une place de choix dans les travaux universitaires du continent. (…) Il s'agit alors pour l'Afrique de « se retrouver » et de repenser sa marche vers la modernité en multipliant les travaux multidisciplinaires de recherche sur les sociétés africaines.

Par conséquent, analyser des similitudes et divergences culturelles entre les Fang et les Sénoufo, permet, in fine, de lutter contre leurs disparitions entières. La problématique de l'acculturation de l'Afrique n'a pas échappé à des organisations telle que l'Organisation des Nations Unies pour la science et la Culture (UNESCO), qui a saisi l'ONU pour attirer l'attention du monde entier sur l'extinction de la culture et la nature. C'est alors, qu'en 1972, une convention tient lieu et adopte des mesures visant la préservation de patrimoine culturelle et naturelle de l'humanité.

À ce propos, trois propositions de textes internationaux concernant la protection du patrimoine commun de l'humanité ont été rédigés entre 1968 et 1970, l'une émanant de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) centrée sur le patrimoine naturel, une de l'UNESCO, centrée sur les biens culturels.[2]

En juin 1972, à la suite de l'important travail mené par l'UNESCO, l'UICN et l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO), les Nations Unies réunies à Stockholm prennent une recommandation n°99. Cette recommandation prévoyait l'adoption par la conférence générale de l'UNESCO du projet de convention pour « la protection du patrimoine mondial naturel et culturel ».[3]

Aujourd'hui, l'Afrique souffre de la déformation de son histoire, de la perte de sa culture et se retrouve avec une histoire qui se raconte de manière fragmentée. Cet état de fait est dû principalement au manque d'écriture. La majorité de l'histoire des peuples du continent est relayée de manière orale.

Dans le cadre du cours "Histoire Politique et Mémoire" à l'European School of Political and Social Sciences (ESPOL), la responsable de la Mission Humanités

[2] Cf. le site https://whc.unesco.or g/fr/activites/848/ consulté le 23/2/ 2022.
[3] « Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel », disponible sur « https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Convention_pour_la_protection_du_patrimoine_mondial,_culturel_et_naturel&oldid=2 18307364. Consulté le 03 septembre 2024.

à l'Université Catholique de Lille, S. Harwood, (2024) donnait son avis sur la question de la survit l'ascendance et l'histoire africaine après le passage du colon. Pour elle :

> Même au seuil du XXIe siècle, l'ombre de la colonisation continue de se projeter sur notre monde, soulignant l'urgence de repenser et de reconnaître son héritage complexe. Ce passé, loin d'être un simple chapitre de l'histoire, marque profondément le présent et façonne les trajectoires futures de nombreuses communautés, particulièrement celles d'ascendance africaine.

Ce phénomène nous a amené à remonter le temps pour tenter de mettre en lumière les valeurs culturelles similaires et différentes entre les Fang de Guinée Équatoriale et des Sénoufo de Côte d'Ivoire. Alors que nous comparons les deux peuples nous remarquons qu'il existe plusieurs caractéristiques culturelles similaire mais aussi quelques divergences que nous avons observées.

Conclusion

Les cultures Fang et Sénoufo, bien qu'appartenant à des contextes géographiques et historiques différents, partagent des éléments fondamentaux qui témoignent de la richesse des traditions africaines. Cependant, leurs spécificités distinctives illustrent la diversité culturelle du continent. Face aux défis imposés par la mondialisation et l'érosion des pratiques ancestrales, il devient urgent d'adopter des stratégies de préservation et de valorisation adaptées à chaque peuple. En mettant en lumière ces similitudes et divergences, cet article souligne l'importance de renforcer les identités culturelles locales comme levier d'un développement social harmonieux et respectueux des racines historiques. La sauvegarde des patrimoines Fang et Sénoufo ne représente pas seulement un devoir pour leurs communautés, mais également un apport précieux à l'héritage culturel mondial.

Références bibliographiques

ASSOUMOU Ndoutoume Daniel, 1986, *Du mvet. Essai sur la dynastie Ekang Nna*, Paris, L'Harmattan.

ASSOUMOU Charleine Biveghe, 2019, *Du Mvett oral au Mvett en bande dessinée : modalités et enjeux de l'adaptation graphique du récit épique alum ndong minko d'emmanuel mvomo eko.* Littératures. Université Paul Valéry - Montpellier III,.

LABURTHE Tolra Philippe, *Les seigneurs de la forêt*, Paris, Publication de la Sorbonne, 1981.

LABURTHE Tolra Philippe., *Initiations et sociétés secrètes chez les Beti du Cameroun*, Paris, Karthala,1985.

RIVIÈRE Claude, *L'analyse dynamique en sociologie*. Paris, P.U.F, Collection Le Sociologue, 1978.
KNOPS Pierre, 1980, *Les Anciens Senufo : 1923-1935*, Ber en Dal: Africa Museum, 312 p.
M'BRAH Kouakou Désiré, 2019, *Le tchologo : histoire d'une intitution séculaire Niarafolo*, Edition du CERAP, 275p
DIOP, C. A. (1960). *Nations nègres et culture.* Présence Africaine.
MVONE-NDONG Simon-Pierre Ézéchiel,2005, *Médecine traditionnelle entre rationalité et spiritualité : Réflexion éthique et épistémologique sur l'approche africaine de la médecine : le cas du Gabon, THESE DE DOCTORAT NOUVEAU REGIME, Présentée et soutenue publiquement le 06 juin 2005 à 14h 00.*
KI-ZERBO Joseph, 1986, *Histoire générale de l'Afrique, tome 1 : Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, Présence africaine/EDICEF/UNESCO, 861p.
OUATTARA Fonni N'golo Youssouf, 2021, *Histoire des Sénoufo Tiembara de Niellé : Des origines à fin des hégémonies soudanaises (1710-1898)*, *Thèse de doctorat unique d'histoire, Présentée et soutenue publiquement le 28 MAI 2021 à 14h 00*.
« *Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel* », disponible sur« https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Convention_pour_la_protection_du_patrimoine_mondial,_culturel_et_naturel&oldid=2_18307364. Consulté le 03 septembre 2024.
Harwood Sarah, *« Séquelles identitaires et culturelles de la colonisation et de l'esclavage sur les communautés afro-descendantes* » juillet 2024, consulté le 29 septembre 2024.
Cf. le site https://whc.unesco.or g/fr/activites/848/ consulté le 23/2/ 2022.
Assé Amouzou, 2008, *l'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines*, L'harmattan, Paris, 190p.
Afrik Soir, « Côte d'Ivoire : Voici la vraie histoire du Boloye, danse de la panthère [archive] », sur AFRIK SOIR, 3 janvier 2021 (consulté le 27 juin 2023).

« Voici la vraie histoire de la danse " BOLOYE ", danse de la panthère, en pays Sénoufo [archive] » Accès libre ["doc"], sur cdn.scoopernews.com, 28 mars 2021 (consulté le 27 juin 2023).

Découverte : *Wambêlê, ce masque mystérieux et sacré en pays Sénoufo*, publié le 01 fév. 2021. Disponible sur : https//www.facebook.com/wqsMjCFuvQAtqdk/ ?mibextid=oFDknk